Passe-temps

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 5

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-199209

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

lis de sa mémoire octogénaire, quelque récit plus ou moins inédit; mais sa mémoire se fait bien vieille, il ne voit plus bien clair dans le passé. A la fin, pourtant, son regard s'allume et, se tournant vers la table où la causerie chôme un peu:

— Sais-tu, Fanny, dit-il à sa femme, ce que cette soirée me rappelle?

Et son visage parcheminé s'éclaire d'un sourire pâle, un vrai sourire de vieux.

La petite vieille, qui tricote dans son fauteuil, lève sa tête ridée et regarde son homme.

— Ma foi non! dit-elle de sa voix aigrelette, en mangeant ses lèvres. Je n'ai plus souvenance de rien maintenant. Puis se tournant vers les jeunes: On se fait vieux, que voulez-vous? Les facultés vous abandonnent, petit à petit, puis on s'en va après. Ainsi va la vie!

Mais le petit vieux, lui, se souvient encore, allez!

— Il y a tout juste soixante-cinq ans, dit-il en hochant la tête... soixante-cinq ans... par une soirée pareille à celle-ci. J'étais allé conter fleurette à ma bonne amie que vous voyez là, en train de refaire des pieds à ses bas... Il avait beaucoup neigé et la bise vous aveuglait. On cassait les noix chez mon beau-père... un soir de St-Sylvestre... je vois encore la grande cuisine pleine de monde; Fanny avait mis une robe brune que j'aimais à lui voir et qui lui allait si bien... On avait passablement chanté, un peu trop fait honneur au nouveau et, ma foi, quand je pris congé de mes gens, j'étais légèrement éméché. Fanny, qui avait peur de me voir partir ainsi, par une nuit si noire, voulait à toutes forces me retenir. Mais j'avais ma tête, en ce temps-là, et je n'en voulus démordre... Un bécot à ma bonne et me voilà parti, pataugeant dans la neige, cinglé de ci, cinglé de là, par une bise qui m'envoyait du grésil dans les yeux... Il n'y faisait pas beau! Je ne sais comment ça se fit, je pris un mauvais sentier et allai m'égarer dans la marnière à Jean Nivert. Un peu le nouveau, un peu la bise, les deux ensemble me troublaient les idées, et plus je cherchais, plus je m'égarais. On n'y voyait à dix pas; une nuit noire comme un four... Après avoir erré pendant une bonne demi-heure, à l'aveuglette, les bras en avant, je sens tout à coup le terrain manquer sous mes pas et, patatras, je dégringole... où? je n'en savais rien, en tout cas dans le vide. Au bout d'un instant, je sens des branches me cingler le visage et je reste là, accroché je ne sais où, par je ne sais quoi...

Et je m'endormis. Je dormis si bien que je ne fus réveillé que le lendemain, vers les dix heures du matin, par une troupe de gens qui me cherchaient comme une épingle. Ils finirent par me dénicher. J'avais roulé dans les broussailles qui avaient arrêté ma chute; et je m'aperçus que j'avais dormi tout ce temps suspendu sur le vide, le dévaloir continuant en dessous pendant une dizaine de mètres au moins. Sans le buisson d'épines, j'étais perdu, pas vrai Fanny?... C'est toi qui aurais été débarassée!...

La petite vieille sourit malicieusement derrière ses lunettes.

— Ma foi oui, dit-elle: mais tu ne valais rien, tu ne devais pas te faire mal.

— Et pas une bronchite, après cette nuit à la bise? fait quelqu'un.

— Pas même un rhume, fait le vieux. A cette époque le coffre était solide..

IV

Minuit sonne, les jeunes s'en vont. Dans la cuisine où le feu s'éteint doucement, c'est un va-et-vient de sabots, des salutations, des « bonne nuit! », des embrassades.

La porte ouverte, l'air s'engouffre dans la cuisine et éteint la lampe. Un dernier salut et les jeunes s'en vont dans la bise qui hurle; comme des ombres, ils s'enfoncent dans la nuit noire. On perçoit le bruit de leurs pas sur le chemin durci par le gel, et l'on suit des yeux les oscillations du falot dont la clarté crève la nuit.

La porte bien refermée, les deux petits vieux regagnent leur chambre. Longtemps encore, avant de s'endormir, ils entendront dans leurs petites têtes le bruit des noix qui craquent sous les poings, et le rire des jeunes résonner dans la grande cuisine où le feu s'éteint.

La bise qui gémit au dehors fait dire au mari, en se renognant sous les couvertures:

— Qu'il fait bon chez soi, pas vrai Fanny?...

— Oui, il fait bon chez soi, répète la petite vieille dont les paupières ridées s'abaissent pour dormir.

Bonne nuit, braves gens! bonne nuit..

CH.-GAB. MARGOT.

En politique, il n'y a pas de justice.

— Qui a dit cela? demandions-nous samedi dernier. « Le mot est de Thiers », répond M. le colonel Lambinet, à Marseille, dans une carte qui nous parvient par l'intermédiaire d'un de nos abonnés. « Thiers prononça ces paroles en 1833, lorsqu'il s'opposa à la comparution de la duchesse de Berry devant la chambre des pairs. Il cita en exemple les procès de Charles Ier et de Louis XVI et eut gain de cause. On se souvient que, en 1832, la duchesse tenta de soulever la Vendée contre le gouvernement de Louis-Philippe et en faveur de son fils le duc de Bordeaux (comte de Chambord), héritier légitime de Charles X à la succession au trône. » Les sommités du parti légitimiste, prévoyant un dénouement funeste et ridicule tout à la fois, s'épuisèrent en efforts infructueux pour faire changer de résolution à la princesse, qui se montra inébranlable dans sa folie romanesque. Malgré une proclamation pompeuse, qui débutait par une réminiscence historique: *Ouvrez à la fortune de la France!* les paysans ne s'armèrent point pour le petit-fils de Henri IV; une poignée de braves livra le *Combat du Chêne* et le parti royaliste fut abattu d'un seul coup. En désespoir de cause, la duchesse se réfugia à Nantes, dans une mystérieuse retraite que ses amis lui avaient préparée. Elle y demeura cinq mois, employés par elle à la plus active correspondance. La police désespérait presque de la découvrir, lorsque le secret de son asile fut vendu à M. Thiers (500,000 fr. disent les une, 100,000 disent d'autres) par Simon Deutz. L'infortunée duchesse fut enfermée à Nantes, puis au château de Blaye, où elle fut gardée, entr'autres, par le général Bugeaud. Tout à coup, on apprit que la captive était atteinte de malaises significatifs qui firent soupçonner une grossesse. Des médecins furent envoyés et bientôt il ne resta plus aucun doute. Pressée par sa situation, la princesse finit par avouer qu'elle s'était secrètement remariée en Italie.

Le gouvernement, poursuivant jusqu'au bout sa vengeance, ordonna que l'accouchement eût lieu en présence de témoins, puis renvoya la duchesse, humiliée et brisée, à Palerme, dans sa famille, où elle vécut dès lors dans une profonde retraite.

Passe-temps.



Mettre dans chaque carré un des chiffres, jusqu'à 9, de manière que dans chaque sens (verticalement, horizontalement et en diagonale) la somme des trois carrés égale 15. Aucun chiffre ne doit être répété.

Les réponses sont reçues jusqu'au *jeudi*, **à midi.** Nous rappelons que les abonnés seuls participent au tirage au sort pour la prime.

Recette. — *Chou farci.* Il faut un gros chou, bien pommé et aussi blanc que possible. Enlever les grosses feuilles du dessus, vertes et dures. Enlever le cœur et emplir le vide avec une bonne *farce* ou de la *chair à saucisse*. Ramener les feuilles du chou proprement autour de la farce, de façon à lui donner une forme naturelle de chou pommé; ficeler le chou sans trop le serrer. Mettre le chou farci dans le *pot-au-feu*. Il donnera une saveur délicieuse au bouillon et constituera un excellent *relevé de potage*. Deux ou trois heures de cuisson suffisent.

Boutades.

M ..., un Français, causeur autant qu'aimable, est convié à dîner chez un de nos amis, un bon Vaudois, celui là.

— En France, dit M ..., souriant aux œillades séductrices d'un pétillant Désaley, en France, nous buvons volontiers notre bouteille à table, mais, entre les repas, nous ne buvons rien.

— Eh bien, fait l'amphitryon, chez nous, dans le canton de Vaud, c'est tout le contraire.

— Ta, ta, ta, interrompt la maîtresse de maison, regardant son mari; pour toi, tu es Français à table et Vaudois entre les repas!

Le père. — Voyons, Léon, te voici en âge de choisir une vocation. Quelles sont tes intentions?

Le fils. — Hum!.... hum!.... je ne sais pas encore... il me faut y réfléchir.

Le père. — Te plairait-il, par exemple, d'être médecin?

Le fils. — Mais, cher père, tu n'y songes pas; moi qui ne puis seulement tuer une mouche!

« Q'est-ce qu'un miracle? » demande l'instituteur à un élève, dans une leçon de religion.

— Un miracle?... j'sais pas, m'sieu.

— Voyons, réfléchis donc un peu. Le soleil, n'est-ce pas, est l'astre du jour?...

— Oui, m'sieu!

— Eh bien, si tu voyais le soleil se lever au milieu de la nuit, que dirais-tu?

— ... Je dirais... je dirais que c'est la lune!

Le pauvre père B... s'abandonne à des excès de boisson qui font le désespoir de sa famille. Un de ses amis veut tenter de le ramener dans la voie de la modération.

— Voyons, Samuel, comment fais-tu de t'ennivrer pareillement? Ne peux-tu donc pas t'arrêter, lorsque tu sens que tu as assez? Regarde les animaux, eux, ils sont plus sages que nous; il ne boivent pas plus qu'il ne faut. Vois-tu jamais les vaches boire de l'eau jusqu'à se rendre malades?

— Mais, mon cher François, moi aussi je sais bien m'arrêter, quand je bois de l'eau.

La maman — Quand grand-papa avait ton âge, mon Jeanjean, il y eut, dans le pays, une grande famine. La viande coûtait deux fois plus que maintenant et le pain presque quatre fois plus.

Jeanjean. — Alors, dis, maman, est-ce pour ça que grand-papa est si maigre?

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — Demain, dimanche, à 8 h., *Roger-la-Honte*, grand drame donné plusieurs fois déjà sur notre scène, avec une vogue toujours croissante. En dire plus est inutile; demain soir, la salle sera comble.

* * *

Kursaal-Variétés. — En attendant la *Revue lausannoise*, que fait actuellement étudier la Direction et dont on dit merveilles, notre Kursaal tient toujours le drapeau du succès, qu'il a si vaillamment défendu.

* * *

Le **4me Concert d'abonnement** aura lieu vendredi prochain, sous la direction de M. Hammer, et avec le bienveillant concours d'un *Chœur de dames*. C'est une innovation qu'attendent avec impatience les fidèles et nombreux auditeurs de notre orchestre.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.